

RHYS BOWEN

SON ESPIONNE ROYALE,  
QUATRE ENTERREMENTS  
ET PEUT-ÊTRE UN MARIAGE

Tome 12

Traduit de l'anglais par Blandine Longre

LA BÊTE NOIRE

Robert Laffont

Titre original : FOUR FUNERALS AND MAYBE A WEDDING  
© Janet Quin-Harkin, 2018  
Traduction française : © Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2023

---

ISSN : 2431-6385

ISBN : 978-2-221-26653-3

(éd. originale : ISBN 978-0-425-28352-3, The Berkley  
Publishing Group, a division of Penguin Group, New York,  
2017)

Dépôt légal : juillet 2023

*Ce livre est dédié à la mémoire de Katherine Kellgren,  
la brillante lectrice des livres audio de la série  
Son Espionne royale en anglais. Elle s'est éteinte  
beaucoup trop tôt. Katy était belle, pleine de vivacité,  
bienveillante et extrêmement talentueuse.  
Elle a donné vie à chacun de mes personnages.  
Ses enregistrements ont valu à ces romans  
une nomination presque annuelle aux Audie Awards,  
et elle avait même remporté, en 2014,  
le prix de la meilleure lectrice, battant Meryl Streep.  
J'ai bien du mal à imaginer mes livres audio sans elle.*





*Ramish Hector Albert Edward,  
Duc de Glengarry et Rannoch  
et Hilda Ermintrude,  
Duchesse de Rannoch,  
vous prient d'assister au mariage  
de leur sœur et belle-sœur  
Victoria Georgiana Charlotte Eugénie  
avec  
l'honorable Darcy Byrne O'Mara  
fils de lord Kilhenny  
du château de Kilhenny, en Irlande,  
à quatorze heures, le samedi 27 juillet  
en l'église de l'Immaculée-Conception,  
Farm Street, à Mayfair.*

*Vous êtes ensuite conviés à la réception qui se tiendra à  
Rannoch House, dans Belgrave Square, à Londres.*



1.

Mercredi 12 juin 1935  
16, Eaton Square, Londres

*Pour une fois, les choses se passent réellement au mieux. J'ai du mal à le croire. Je séjourne à présent chez la princesse Zamanska (Zou Zou, ainsi que la surnomment ses amis), qui est originaire de Pologne, tandis que Darcy s'est absenté et que je prépare notre mariage. Jamais je n'aurais imaginé que j'écrirais un jour ces mots, et certainement pas que j'épouserai un homme aussi merveilleux que Darcy. Il me semble que si peu de temps s'est écoulé depuis que je me suis enfuie du château de Rannoch pour me retrouver seule à Londres, sans le sou et sans un ami au monde. Pourtant, notre union aura bel et bien lieu d'ici quelques semaines. Sapristi. Je serai bientôt Mme Darcy O'Mara. Comme le dirait Jane Bennet : « Comment supporterai-je tant de bonheur<sup>1</sup> ? »*

Je me tenais devant la fenêtre de ma chambre, au dernier étage de la belle demeure géorgienne appartenant

---

1. Réplique fameuse de Jane Bennet, l'une des héroïnes d'*Orgueil et Préjugés* (1813), roman de Jane Austen. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

à la princesse Zamanska et située dans Eaton Square (l'une des adresses les plus sélectes de Londres, au cas où vous l'ignorerez). C'était une autre splendide journée estivale. Nous avons joui d'une période sèche, chose fort inhabituelle en Angleterre à cette saison. À dire vrai, le printemps aussi avait été délicieux depuis mon retour d'Italie, où j'avais apporté mon soutien à mon amie Belinda. En mai, pour l'anniversaire des vingt-cinq années de règne de Sa Majesté le roi, la reine et lui s'étaient rendus en landau ouvert à la cathédrale Saint-Paul lors d'une procession triomphante, un événement fort émouvant.

Cet après-midi-là, je passais passé mes vêtements en revue afin de voir lesquels conviendraient à la future Mme Darcy O'Mara. Oui, je sais, je ne serais bientôt qu'une dame ordinaire, ce qui m'abaisserait d'un cran en tant que cousine du roi, mais Darcy portait le titre d'honorable et, puisque je suis la fille d'un duc, je continuerais de me faire appeler lady Georgiana – à moins d'avoir affaire à des personnes aussi étourdies que Queenie, mon ancienne femme de chambre !

En observant les tenues qui pendaient dans une armoire fort imposante, je grimaçai. Une jupe en tweed démodée, deux ou trois corsages blancs, des robes de cotonnade confectionnées par la femme de notre garde-chasse écossais. Ce n'étaient pas précisément des créations de haute couture ! Non que nous allions vivre dans un lieu grandiose. Lord Kilhenny, le père de mon fiancé, avait clairement laissé entendre que nous étions les bienvenus dans son château irlandais, et c'était fort aimable à lui, mais ce n'est pas le genre d'endroit où l'on tient à passer l'année entière. (Trop froid et lugubre à mon goût, à l'instar du château de Rannoch !) En outre, Darcy avait parfois besoin d'être à Londres pour son travail – lequel est quelque peu ultra-secret.



Il nous arrivait cependant d'évoluer dans le beau monde, par exemple lors d'une invitation au palais de Buckingham ou d'une soirée chez la princesse Zou Zou, qui fréquentait des gens chics (dont mon cousin le prince de Galles et sa maîtresse américaine). Ces occasions me rappelaient sans cesse que ma garde-robe laissait beaucoup à désirer en comparaison des toilettes parisiennes de toutes les autres dames. Quelque espoir se profilait toutefois à l'horizon. Ma mère, l'ancienne duchesse de Rannoch, s'apprêtait à épouser un Allemand extrêmement riche, et elle avait promis de venir à Londres afin de m'acheter mon trousseau. Elle m'était, en effet, fort reconnaissante parce que je l'avais extirpée d'une situation embarrassante en Italie. Je n'osais me fier à cette promesse, car maman était des plus inconstantes, et je n'avais pu vraiment compter sur elle depuis le jour où elle avait décampé, nous abandonnant, mon père et moi, alors que je n'avais que deux ans. Malgré tout, je l'avais cette fois réellement tirée d'affaire, de telle sorte qu'elle avait tout intérêt à faire montre de gratitude en m'offrant des vêtements décents !

Si elle tenait parole, décidai-je, je renoncerais à la plupart de mes ennuyeuses tenues d'écolière pour me métamorphoser en une femme nouvelle, à la mode. Pendant mon séjour italien, j'avais assurément fait tourner quelques têtes, revêtue d'une robe dos-nu empruntée à une amie. Je serais désormais svelte et sexy. J'imaginai ma photographie dans le *Tatler*<sup>1</sup> : *Lady Georgiana de Rannoch, habillée en Chanel à l'hippodrome d'Ascot*<sup>2</sup>... *Lady Georgiana de Rannoch en ce jour d'inauguration de la*

---

1. Magazine consacré à la mode et à la politique, dont le lectorat se compose principalement de membres de l'aristocratie et de la bourgeoisie britanniques depuis 1901.

2. Rencontre hippique qui se déroule chaque année au mois de juin à l'hippodrome d'Ascot en présence de la famille royale, depuis 1768.

*Semaine de Cowes*<sup>1</sup>... J'interrompis ma rêverie, ces absurdités m'arrachant un grand sourire. Mon futur époux était aussi fauché que moi.

La quiétude régnait sur la place en contrebas. La brise tiède qui entrait par la fenêtre ouverte était imprégnée d'une odeur suave de chèvrefeuille et de rose. Dans le jardin aménagé au centre d'Eaton Square, une grive chantait allègrement. Une nourrice vêtue d'un uniforme élégant poussait une somptueuse voiture d'enfant. L'année prochaine..., songeai-je. Je tiendrais cependant à pousser moi-même le landau de mon bébé. De toute manière, nous n'aurions probablement pas les moyens d'engager une nourrice.

Je venais de me détourner de la croisée quand la sonnette tinta au rez-de-chaussée. Zou Zou n'était pas à Londres en ce moment – elle était partie faire des emplettes à Paris dans son petit aéroplane à deux places. Je me penchai autant que possible par la fenêtre, mais le porche qui surmontait la porte d'entrée m'empêchait de voir quoi que ce fût. Je tendis l'oreille en me demandant de qui il pouvait s'agir. Cette personne ignorait à l'évidence que la maîtresse des lieux s'était absentée. Puis un léger bruit de pas résonna dans l'escalier, et l'on frappa à ma porte. C'était Clotilde, la femme de chambre de la princesse.

— Vous avez de la visite, lady Georgiana, m'annonçait-elle avec un accent français encore assez prononcé.

— Qui est-ce ?

L'espace d'une seconde, j'eus le fol espoir que Darcy fût rentré plus tôt que je ne l'avais escompté. Il ne se serait toutefois pas conduit comme un visiteur ordinaire. Il serait aussitôt entré dans la maison sans prêter attention à Clotilde avant de s'élancer dans l'escalier.

---

1. Célèbres régates organisées chaque année au mois d'août sur le Solent, bras de mer situé entre l'île de Wight et la côte sud de la Grande-Bretagne, depuis 1826.

— Une dame, répondit la femme de chambre. Elle ne m'a pas remis sa carte. Elle a simplement dit : « J'ai cru comprendre que lady Georgiana de Rannoch séjournait ici en ce moment. Je souhaite m'entretenir avec elle. »

Oh, ciel, cela semblait sérieux. Je jetai un coup d'œil dans le miroir pour m'assurer que j'étais présentable. Pas vraiment. Il faisait chaud, et ma robe en coton était froissée. La domestique avait dû s'en apercevoir car elle déclara :

— J'ai récemment lavé et repassé votre robe de soie verte, lady Georgiana. Je vais dire à la visiteuse que vous la recevrez dans quelques instants.

— Merci, Clotilde. Et veillez à lui offrir du thé, de la limonade ou quelque autre boisson qui lui fera plaisir.

— Évidemment, lady Georgiana.

Clotilde était la femme de chambre idéale, car elle savait toujours s'y prendre au mieux en toute occasion : par exemple fermer les yeux lorsque la princesse invitait un monsieur à admirer sa collection de gravures à l'eau-forte, ou raccommoder un vêtement de velours brûlé par Queenie. Celle-ci, la catastrophe incarnée, n'était pas à mes côtés ces derniers temps : elle était restée en Irlande comme aide de cuisine chez des parents de Darcy. Devrais-je la rappeler à mon service lorsque nous nous établirions quelque part, mon futur époux et moi ? Je ne parvenais pas à prendre une décision. Il était onéreux d'embaucher des domestiques efficaces, or nous avions peu de ressources, tel était le problème. Il me faudrait peut-être demander à maman de me fournir une femme de chambre en cadeau de mariage. Mais, ainsi que nous l'avions toutes deux découvert en Italie, il n'est pas toujours souhaitable d'avoir une bonne trop parfaite !

Je m'empressai d'enfiler ma robe de soie verte, me brossai les cheveux et descendis au rez-de-chaussée en tâchant d'afficher un air des plus sereins.

— La dame est dans le petit salon, lady Georgiana, m'indiqua Clotilde.

J'ouvris la porte. Ma visiteuse était assise près de la fenêtre, une tasse de thé à la main. Lorsque j'entrai, elle leva la tête en fronçant les sourcils.

— Ah, vous voici, Georgiana. Je me demandai où vous étiez passée. Cela fait une éternité que nous n'avons plus de vos nouvelles. Nous avons d'abord pensé que vous étiez encore en Italie, mais votre frère a suggéré que vous logiez sans doute chez cette princesse étrangère, et il avait raison — ce bon vieux Binky est si futé.

L'accablement me saisit. C'était ma belle-sœur, Hilda, duchesse de Rannoch, que l'on surnommait communément Fig.

— Bonjour, Fig, la saluai-je aussi aimablement que possible en approchant une chaise de la sienne. Quelle surprise ! Je suis ravie de vous voir. Je vous croyais au château de Rannoch en cette saison. C'est pour cette raison que je ne vous ai pas rendu visite.

Elle se rembrunit davantage encore.

— Nous y étions. Mais nous sommes venus à Londres pour un rendez-vous médical. Cela nous dépayse après l'Écosse, où il a plu sans répit tout le printemps ; quelle région atroce ! De plus, Binky s'est mis au golf. Il passe son temps à taper dans des fichues balles pour les faire entrer dans de petits trous aménagés sur des kilomètres de lande. Une belle perte de temps.

— Un rendez-vous médical ? m'enquis-je avec circonspection. Vous êtes tous deux en bonne santé, j'espère ? Oh, ne me dites pas que vous attendez de nouveau un enfant ?

— Dieu m'en garde, répliqua-t-elle en levant les yeux au ciel. Non, j'ai signifié à votre frère que nous avons déjà un héritier et qu'il devra se passer d'un second fils. Comme si quiconque souhaitait hériter d'un gouffre

financier tel que le château de Rannoch, de surcroît glacial et plein de courants d'air.

— Ce n'est donc qu'une consultation de routine ?

— Pour tout vous dire, il s'agit des orteils de Binky, expliqua-t-elle avec dans la voix un profond dégoût. Il a des ongles incarnés, ce qui l'empêche de prendre du bon temps au golf. Il lui faut apparemment subir une petite opération pour être soulagé. Il a pensé qu'il valait mieux que celle-ci se fasse à Londres, juste par précaution. Je lui ai fait savoir que s'il devait me traîner jusqu'à la capitale pour un problème d'ongles de doigts de pied, alors la moindre des choses serait de m'emmener à l'hippodrome d'Ascot, pour une fois. Nous avons si rarement l'occasion de nous mettre sur notre trente-et-un, en Écosse. Je vais peut-être m'acheter un nouveau chapeau.

— Comme c'est charmant. Avez-vous l'intention de vous y rendre le jour de l'ouverture ? Je vous y verrai sans doute.

— Vous serez au meeting du Royal Ascot ? Le jour de l'ouverture ?

Elle semblait tout à fait contrariée, comme si j'avais arrangé cela à dessein pour la vexer.

— Oui. La reine m'a invitée à me joindre à elle et aux siens.

— Vous serez à Ascot avec Sa Majesté ?

Ma belle-sœur grimaçait à présent. Elle ne m'avait jamais pardonné le fait que la reine Mary s'était manifestement prise d'affection pour moi et me conviait régulièrement au palais de Buckingham – sans oublier que j'étais de sang royal, contrairement à Fig.

— Je vais devoir emprunter l'un des chapeaux de Zou Zou, précisai-je afin de l'apaiser un peu. Elle en possède de très extravagants.

Ma belle-sœur observa ma robe de soie d'un air réprobateur.

— Cette tenue paraît plutôt chic. Votre princesse étrangère vous l'a-t-elle prêtée ?

Je mourais d'envie de rétorquer : « Quoi ? Cette vieille chose ? » – mais je n'y serais pas parvenue sans un large sourire.

— Elle me vient de ma mère, préférerai-je répondre. C'est l'un des rares vêtements qui me vont bien parmi ceux qu'elle a mis au rebut. Cette robe lui arrivait aux chevilles et, sur elle, sa coupe paraissait ample. Sur moi, elle est courte et épouse mes formes, mais, au moins, c'est de la soie.

— Votre mère a assurément du goût en matière vestimentaire, je dois bien lui reconnaître cela.

Fig prit une gorgée de thé avant d'ajouter :

— Naturellement, on ne peut pas dire la même chose en matière d'hommes. Oserais-je vous demander qui est son dernier amoureux en date ? Un joueur de polo ? Un coureur automobile ? Un magnat texan du pétrole ?

— Ils appartiennent tous au passé. Elle est encore avec Max von Strohheim, l'industriel allemand. Vous l'avez rencontré, je crois. Il est gentil. Cela fait bien trois ans qu'ils sont ensemble, maintenant. En outre, ils prévoient de se marier le mois prochain. Ils organisent une grande cérémonie à Berlin. Je serai demoiselle d'honneur.

— Bonté divine ! s'exclama Fig. J'ai l'impression que tout le monde a décidé de convoler cet été, dont vous, Georgiana, ai-je cru comprendre. Nous avons remarqué l'annonce de vos fiançailles dans le *Times*. C'est justement à ce sujet que je suis venue vous voir. Nous n'avons pas encore reçu d'invitation...

— C'est parce qu'il reste à mettre au point les derniers détails, Fig. Nous venons tout juste d'apprendre que j'étais autorisée à renoncer à ma place dans la ligne de succession. Il me fallait cette permission officielle pour mettre notre projet à exécution. Nous avons choisi la

date : le 27 juillet prochain. Nous devons à présent faire imprimer les cartons d'invitation et les envoyer.

— Vous avez pris là une grave décision, Georgiana, affirma ma belle-sœur. L'on ne rejette pas à la légère la place que l'on occupe dans la société ni ses obligations. Je suis convaincue que Binky n'aurait pas renoncé à toute prétention à la couronne pour m'épouser.

Je tâchai de garder mon sérieux. À mon avis, aucun homme sain d'esprit n'aurait renoncé à quoi que ce fût afin de pouvoir prendre Fig pour femme. Je suis d'ordinaire plus charitable, mais ma belle-sœur se montrait particulièrement infecte avec moi depuis qu'elle vivait au château de Rannoch, ne se privant jamais de me faire comprendre que je n'étais plus la bienvenue dans la maison de mon enfance.

— J'étais la trente-cinquième prétendante, Fig. Vos enfants monteraient sur le trône avant moi, même si un météore ou une épidémie de peste anéantissait tous les autres héritiers.

— C'est vrai. Malgré tout...

Elle avala une autre gorgée de thé, puis reposa bruyamment tasse et soucoupe sur la petite table au plateau de verre.

— J'avais l'intention d'épouser Darcy quoi qu'il arrive, précisai-je. Si le Parlement avait rejeté ma demande, je me serais enfuie jusqu'en Argentine.

— Dans ce cas, comptez-vous célébrer vos noces dans la demeure familiale ?

— Au château de Rannoch ? Grands dieux, non, répliquai-je, plus catégoriquement que je l'aurais voulu, avant de me rappeler que c'était aussi sa maison et qu'elle était contrainte d'y vivre une grande partie de l'année. Je souhaite que mes amis puissent être présents à notre mariage, et votre demeure est au beau milieu de nulle part, n'est-ce pas ? En outre, il leur faudrait tous loger chez vous et vous seriez obligée de vous occuper d'eux.

N'oubliez pas non plus que vous devriez accueillir tous les membres de la famille Rannoch, dont nos cousins chevelus, aux appétits d'ogre. Cela vous coûterait une jolie somme.

Je savais que je touchais un point sensible. Fig est la personne la plus pingre que je connaisse. Je vis son visage se contracter.

— Vous n'avez pas tort, évidemment, acquiesça-t-elle. En effet, comment gagneraient-ils tous le château ? reprit-elle après une brève pause. Il n'y a ni autobus ni train.

— C'est exactement ce que j'ai pensé. De plus, il n'y a évidemment aucune église catholique à des kilomètres à la ronde.

Ma belle-sœur cligna rapidement des yeux.

— Une église catholique ? Vous avez l'intention de vous marier dans une église papiste ?

— Oui, parce que Darcy est catholique, Fig.

— Vous ne comptez pas vous convertir, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, donnant l'impression que je prévoyais d'épouser un Pygmée ou de devenir cannibale.

— Je n'ai pas encore pris ma décision. Je suis censée suivre les enseignements d'un prêtre de manière à comprendre ce à quoi je m'engage. Je dois promettre d'élever nos enfants dans la foi catholique.

À mon grand étonnement, elle posa la main sur la mienne.

— Oh, Georgiana ! Êtes-vous certaine de vouloir cette union ? Franchement...

— Fig, que les choses soient bien claires, l'interrompis-je en essayant de ne pas m'emporter. J'aime Darcy. Je veux l'épouser. Sa religion a un sens pour lui, alors que je ne vais à la messe que de temps à autre parce que c'est ce que l'on attend de moi.

— Pourquoi ne pas organiser une cérémonie anglicane tout ce qu'il y a de plus convenable, suivie d'une



simple bénédiction nuptiale selon les rites catholiques ? suggéra-t-elle.

— Dans ce cas, ce ne serait pas un sacrement.

— Un quoi ?

— Un mariage saint aux yeux de l'Église. Je ne serais pas considérée comme étant officiellement unie à Darcy. Pour ma part, tant que je me marie, peu m'importe l'endroit.

— Dans ce cas, où la cérémonie doit-elle avoir lieu ? À Londres ?

— Oui, je pense. De cette façon, cela sera plus pratique pour ma mère, Max et certains amis qui viendront du continent. Lorsqu'il est en ville, mon fiancé fréquente l'église de Farm Street.

— L'église de Farm Street ? s'étonna ma belle-sœur en haussant les sourcils. Où diable est-elle donc ?

Cette fois, je ne pus retenir un sourire.

— Dans Farm Street, comme son nom l'indique, dans le quartier de Mayfair. Du moins est-ce ainsi qu'on la surnomme. En réalité, il s'agit de la paroisse de l'Immaculée-Conception ou quelque chose de terriblement catholique dans ce genre. C'est là-bas que les gens de la haute vont à la messe.

— Il existe vraiment des catholiques parmi les gens de la haute ? s'enquit-elle avec dédain.

— Ma foi, oui. Prenez le pape, par exemple, ou encore le duc de Norfolk. Il est le premier duc de la pairie anglaise, et par conséquent d'un rang supérieur au vôtre, Fig. Sa famille est catholique. Et Zou Zou, naturellement. Or il n'y a pas plus aristocratique qu'une princesse.

— Elle est toutefois polonaise, Georgiana. Dans ces pays, les titres sont distribués aussi généreusement que des médailles à l'issue d'une compétition sportive scolaire. Et je présume qu'elle est princesse seulement parce qu'elle a épousé un prince.

— Vous avez raison. Elle n'était qu'une vulgaire comtesse avant son mariage, précisai-je avec un grand sourire. Quoi qu'il en soit, il existe suffisamment de catholiques appartenant à notre milieu pour remplir une église, croyez-moi.

— Pensez-vous rester chez elle jusqu'aux noces ? Vous comptez faire les préparatifs dans cette maison ? Et qu'avez-vous prévu pour la réception ?

Je pris une profonde inspiration.

— À dire vrai, Fig, j'aimerais tout organiser dans notre résidence londonienne, si Binky et vous acceptez de revenir en ville pour l'occasion. De plus, je souhaiterais que mon frère me conduise jusqu'à l'autel.

Elle remua sur son siège, mal à l'aise.

— J'ignore s'il sera réellement ravi de vous conduire à l'autel dans un lieu de culte papiste, Georgiana. Mais il a beaucoup d'affection pour vous, et nous savons combien il a le cœur tendre ; je présume donc qu'il acceptera.

Elle se tut un instant, puis eut le plus grand mal à ajouter :

— Vous attendez de nous que nous mettions la main à la poche, j'imagine ?

— Ma mère va m'acheter mon trousseau et Belinda a prévu de créer ma robe. De plus, je suis sûre que Zou Zou ferait volontiers servir le lunch de mariage dans cette demeure, mais ce serait agréable s'il pouvait avoir lieu dans notre résidence familiale. Rien de trop sophistiqué, évidemment. Du champagne, un gâteau et quelques amuse-bouche. Binky et vous seriez en mesure de vous en charger, n'est-ce pas ?

Ma belle-sœur était tout à fait rouge à présent.

— Oui, je suppose, concéda-t-elle avant d'agiter l'index dans ma direction, s'animant presque. Votre frère pourra porter son kilt et le petit Podge sera garçon d'honneur. En revanche, je me demande si Adelaïde est assez âgée pour être demoiselle d'honneur.

Ce projet l'enthousiasmait davantage de minute en minute, c'était l'évidence même.

— Binky a une allure épatante dans son kilt, fis-je, encourageante.

— Il nous faudra aussi une cornemuse. Vous savez combien Binky aime cet instrument. Nous ferons venir le vieux M. McTavish.

— Oh, sapristi ! m'exclamai-je.

Je devrais avoir un amour inné des cornemuses, j'en ai conscience, mais à force d'avoir été régulièrement réveillée à l'aube par leur son, je ne les supporte pas.

— Une Rannoch se mariant sans cornemuse ? rétorqua Fig, scandalisée. C'est tout à fait inconvenant, Georgiana. Binky insistera sur ce point, surtout si vous espérez de lui qu'il vous conduise à l'autel.

Je décidai que cinq minutes d'un air de cornemuse à l'issue de la cérémonie était un bien faible prix à payer pour faire plaisir à mon frère et à sa femme.

— Bien sûr, je comprends, acquiesçai-je en lui adressant un sourire engageant. Il nous faut assurément une cornemuse.